

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 9 (1871)  
**Heft:** 21

**Artikel:** [Anecdotes diverses]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-181370>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

présenter sous le jour le plus favorable. Il y eut surtout une rivalité désopilante entre les mamans de demoiselles à marier, qui mirent tous leurs soins à placer leurs filles sous une certaine auréole et à les faire primer sur toutes les autres. Les dames libres de leur main se mirent aussi sur les rangs et montrèrent une animation remarquable, surtout quelques demoiselles qui n'étaient plus dans la première jeunesse. Ce fut à qui serait aimable, spirituelle, à qui se ferait admirer.

Notre jeune berlinoise conserva avec finesse et prudence son quant à soi, et ses observations personnelles eussent suffi, quand même Rosa ne lui en eût pas donné le mot d'avance, pour lui faire pénétrer promptement les motifs des attentions empressées que ces dames avaient pour elle. Cette comédie la divertit au suprême degré ; elle conserva cependant tous les dehors d'une simplicité enfantine et se montra constamment enchantée de l'amabilité de son entourage.

Parmi les jeunes dames invitées, elle ne tarda pas à en aviser une, jolie blonde, fort convenable, se nommant Marie Grossé. Elle se mouvait avec un certain aplomb dans la salle, et se livrait à l'examen des objets qui s'y trouvaient, comme si elle en eût déjà été propriétaire. Des plaisanteries et des allusions lui étaient adressées à cet égard ; elle les acceptait en rougissant, mais elle ne se défendait point ; de sorte que notre berlinoise dut admettre, comme fait accompli, que Marie Grossé avait quelques droits d'espérer être bientôt l'épouse du jeune pharmacien.

Marie Grossé était orpheline de père et de mère ; elle possédait une jolie fortune, et vivait auprès d'une tante qui supportait avec une douceur inaltérable les manières fort libres et l'humeur impérieuse de cette nièce ; ce qui, aux yeux de beaucoup de personnes, était loin de recommander Marie Grossé. Néanmoins les autres jeunes filles lui accordaient une certaine prééminence, qu'elle regardait comme chose due.

Vint, d'après l'ordre des choses, le moment inévitable où les demoiselles s'imposent le supplice du piano, avec ou sans accompagnement de voix, et où les invités doivent écouter. Les cartes et le piano sont les deux remèdes héroïques de la société moderne, où chacun craint de s'exprimer sur quelque sujet que ce soit, et où, si l'on se met à causer, on s'impose un supplice pire que celui d'écouter le piano, savoir celui d'employer la parole à déguiser sa pensée et à faire de son discours un mensonge perpétuel, sous les dehors de la plus parfaite sincérité.

Bref, on en vint à la musique ou exposition des grandes et des petites facultés musicales, des grands et des petits talents. La musique n'est plus cette seconde voix de l'âme qui exprime avec des notes et avec des accents indescriptibles ce que le langage est trop pauvre pour exprimer. Dans un salon, il n'est plus de sentiment que de vérité. La musique est un moyen de briller, une lutte ; aussi les grands et les petits talents montèrent-ils tous, à l'envers, sur leurs grandes échasses, chacun pour se faire voir et entendre. Nous ne passerons point ici en revue tous les tours de force, de gymnastique musicale qui furent exécutés ; toutes les expressions de figure, les langueurs affectées pour donner plus de touche au sentiment. Nous présumons que nos lecteurs ont suffisamment fait d'observations personnelles sur ce chapitre et, quant à ceux qui n'ont pas assisté à des *exécutions musicales*, nous leur affirmons qu'avec un volume de leur auteur favori, ils passeront une soirée mille fois plus agréable chez eux.

Une des meilleures voix qui se fit entendre fut l'épouse d'un médecin, jolie dame, sans prétentions, artiste sans le savoir ; elle chanta un ou deux morceaux, avec âme, puis elle vint s'asseoir auprès d'une dame fort pâle, vêtue de noir d'une manière fort simple.

— Que je suis désolée, madame la ministre, que vous n'ayez pas amené votre aimable fille Franciska, dit d'un ton de regret l'épouse du docteur, à la pâle veuve du pasteur.

Notre dame berlinoise, postée dans une embrasure de fenêtre, afin de tout bien observer, sans gêne, écouta attentivement, et à demi cachée par une épaisse draperie, la conservation.

— Oui, madame, j'éprouve un plaisir infini à chanter mes nouveaux duo avec mademoiselle votre fille, nos voix

s'accordent admirablement. Pourquoi donc n'avez-vous point amené cette aimable enfant ?

— Madame, répondit la veuve avec douceur, elle n'a pas voulu laisser les enfants seuls.

— J'espère du moins, poursuivit l'épouse du docteur, que Franciska tient bonne note du conseil que je lui ai donné, et que malgré ses autres travaux, elle cultive toujours la musique. Elle touche du piano avec un grand talent, et il serait déplorable qu'elle le négligeât.

— Je le sais, répondit la veuve du pasteur, mais il n'y a toutefois rien à changer à notre manière de vivre. Nous sommes extrêmement gênées, et devons observer la plus stricte économie ; souvent Franciska travaille comme une servante ; c'est dur, mais notre position l'exige.

En ce moment, une des jeunes invitées vint s'asseoir, tout familièrement, de l'autre côté de la vieille dame, à laquelle elle demanda :

— Pourquoi donc n'avez-vous pas amené Franciska, nous aurions joué ensemble notre belle sonate à quatre mains !

Tandis que la veuve du pasteur excusait son enfant, Marie Grossé, dont nous avons déjà parlé, et qui se trouvait tout près de la fenêtre, dit tout bas, mais d'un ton plein de malice : *Franciska Räster préfère sortir seule à minuit pour rendre visite à monsieur Schwarzenberg, chacun le sait ; il en résulte qu'elle n'a pas besoin d'y venir de jour !*

Sur ce propos, Marie Grossé se mit à chuchoter avec une autre jeune fille ; elles eurent un entretien fort intéressant, paraît-il, à en juger par leur vivacité et par l'expression de leur physionomie. Mais, comme la femme du pasteur les gênait, elles s'éloignèrent de la fenêtre pour aller jaser dans un coin retiré.

Notre berlinoise reçut une impression fort pénible des paroles de la jeune fille. Elle voua toute son attention à la veuve du pasteur, à laquelle elle portait évidemment un vif intérêt, et, lorsque les dames se préparèrent au départ, elle se sépara à regret de cette digne dame.

(A suivre.)

Un Anglais étant venu voir Voltaire, à Ferney, lui dit qu'il venait de rendre visite à M. de Haller. « Ah ! dit Voltaire, c'est un grand homme que M. de Haller : grand poète, grand naturaliste, grand philosophe. — Ce que vous dites-là monsieur, reprend le voyageur, est d'autant plus beau que M. de Haller est loin de s'exprimer sur votre compte de la même façon. — Hélas, reprend Voltaire, il est possible que nous nous trompons tous les deux. »

— La livraison de mai de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. Genève romantique, par M. Marc-Monnier. — II. Léopold Robert, d'après sa correspondance inédite, par M. Charles Clément (Cinquième partie). — III. La question de l'uniformité monétaire en 1871, par M. E. de Parieu. — IV. La neutralité, par M. Ed. Tallichet. — V. Miss Cora. Nouvelle de M. le baron E. de Bibra. — IV. Chronique. — BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIOGRAPHIQUE. — Laurence Sterne, sa personne et ses ouvrages, par Paul Stapfer.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.